

Marie Robin-Bourdon et Roland Tafforin

Les Pétasses de La Lanterne



EDILIVRE

Publications de Marie Robin
(Robin-Bourdon) :

Traversée, partitions à quatre mains, Edilivre 2009

Andréï P., Edilivre 2010

Huis clos, Editions Yellow Concept 2012

Recueils poésies :

Solitude, Sensualité, Liberté, Editions Yellow Concept 2012

L'écharpe de la douleur, Edilivre 2015

Temps suspendus, Edilivre 2015

Dis, tu me racontes une histoire ?, Edilivre 2016

www.marie-robin-expressions.fr

A propos de la couverture

Crédit photographique : Jacques Beun.

Image extraite de sa série sur les serres du jardin du Thabor à Rennes.

Jacques Beun est un artiste qui réside à Rennes et expose régulièrement en France et à l'étranger. La Tour Bidouane à Saint-Malo a déjà servi d'écrin pour ses images, ainsi que le Musée Manoli à La Richardais et la galerie La Boucherie à Saint-Briac.

La recherche de Jacques offre à notre regard des images inédites qui nous entraînent dans un voyage où tout est possible.

Voici ce que Gilles Cervera dit de son travail :

« Jacques Beun ne montre pas ce qu'il montre, il donne forme à une vision. »

Ce livre est dédié à l'ensemble des pétasses du monde
pour leur dire que tout espoir n'est pas perdu !

*« Ne râlez plus après l'obscurité,
allumez donc La Lanterne ! »*

Roland Tafforin

Tout lecteur pensant se reconnaître dans
un des personnages se tromperait lourdement !

Comment ce livre est né

L'écriture est une chose très sérieuse. Entreprendre d'écrire un livre est un pas franchi vers l'inconnu et il faut sans doute une part d'inconscience pour oser l'aventure.

Elle peut être libre ou du moins sembler l'être, guidée par la main de l'auteur qui aura pour objectif de transmettre un message ou quelques bribes de réflexions à donner au lecteur.

Il est aussi envisageable de s'imposer des règles dans la forme et dans le fond. L'écriture devient alors un exercice de contraintes particulières, dans des limites imposées, consenties, mais la liberté y trouvera toujours sa place. Immanquablement, dans ces contraintes, quelque chose de jubilatoire se produit. Un jeu s'installe entre l'auteur et l'acte d'écriture. Le défi est lancé avec soi et c'est déjà beaucoup !

Imaginons que deux compères à la plume légère et enjouée décident de construire à quatre mains un texte, si possible un livre, dans une joute sympathique, chacun écrivant à son tour l'histoire inconnue encore et qui au fil des jours prendra forme.

Je m'étais amusée à jeter quelques lignes sur le papier

un soir de pluie d'été. Je les avais transmises à mon cher ami Roland, mon frère, qui jongle avec les mots comme je joue avec eux. Le jongleur a rebondi sur mon texte, l'allongeant de quelques lignes, les siennes. Il s'était emparé de mon début d'histoire qui devait être sans fin, s'amusant à souhait étant donné le côté assez déjanté, prêt à dérapier, de la chose.

Je n'allais pas en rester là ! Le duel qui ne connaîtra ni vainqueur ni vaincu était engagé : chacun a mis sa patte et son imaginaire au service de l'histoire, suivant un fil rouge défini ensemble, nécessaire pour ne pas se perdre en chemin.

Dans cet exercice jubilatoire nous n'avons eu pour prétention que de nous amuser en construisant cependant un édifice qui tienne debout afin que ce livre apporte quelques réflexions à tous et quelques pierres au progrès de l'humanité. La plus importante étant celle du bien vivre ensemble, solidaires et responsables, dans la diversité.

Dans ce même esprit nous avons décidé de faire partager nos doux délires, nos rires, nos peines, tout ce qui se glisse entre les lignes, à peine voilée parfois, espérant que nos zygomatiques travaillent en harmonie avec nos abdominaux. Par ce que quand même, le cœur à l'ouvrage est une valeur importante dans la vie, et l'écriture redevient sérieuse !

Vous avez entre les mains l'objet qui a pris forme dans ce travail en commun, il ne reste qu'à vous en emparer.

Marie Robin-Bourdon

Chapitre 1

18h15 : vite, vite ! Il faut se préparer, c'est le jour de La Lanterne...

Ce chaque vendredi où avec les copines on se retrouve, histoire de se raconter la semaine. Pourvu que ce soir il y ait au moins un beau mec. Qu'est-ce que je vais mettre ? Moyen, le temps, mais tant pis pour ma gorge qui commence à s'enrailler, je vais mettre mon tee-shirt moulant bien décolleté, on ne sait jamais... et puis le nouveau string panthère acheté cette semaine au cas où. Je me demande bien ce que Brigitte va encore nous raconter ce soir. Bon, pour le moment, je m'habille et je me coiffe... Horreur ! zut zut et rezut... ! J'ai oublié de passer à la boutique pour un nouveau mascara. A tous coups Patou va le remarquer ! Elle ne va pas manquer de dire, quand tout le monde sera là : « tiens, tu as mis le même mascara que la semaine dernière » Elle n'en rate pas une. Elle, c'est une nouvelle mini-jupe par semaine et les boucles d'oreille assorties. De toutes façons je n'ai plus le temps, le rendez-vous est à 20 heures et il faut que je me lave les cheveux, impossible de les coiffer aujourd'hui, ils sont tout électriques, jamais mes peignes et mes baguettes ne tiendront.

Chaque vendredi donc, selon un rituel bien réglé, elles allaient toutes vers La Lanterne pour boire un verre, dîner entre amies/ennemies, passer le temps... A l'affût d'un mâle qui traînerait par là, en bonnes croqueuses affamées, au régime depuis... plus ou moins de temps.

Une fois par mois, Patou invitait un écrivain. Non pas qu'elles s'intéressent l'une ou l'autre aux livres, loin de là, mais pour pouvoir dire ensuite aux autres ennemies, au bureau ou dans les dîners, qu'elles avaient passé une soirée littéraire. Parce que ça fait bien, quand même ! De l'annoncer aux autres, ça rendrait presque intelligent.

Un jour, toute fière de sa trouvaille, elle invita une écrivaine.

Elle aimait bien ces nouveaux mots qu'elle sortait à tout bout de champ. Ça lui donnait la conviction de faire partie de cette élite intellectuelle se devant d'être au plus près des dernières nouveautés. Elle n'arrivait, la pauvre, qu'à faire du « Mr Jourdain ».

Margot (l'invitée se nommait ainsi) n'était pas une personnalité tenant le devant de la scène dans le monde de l'édition. Elle ne vivait pas de sa plume mais de l'estime de tous ceux qui avaient lu ses livres.

Patou avait prévenu ses amies mais leur avait expliqué qu'une auteure régionale ne pouvait qu'être flattée d'être conviée par leur cercle. Elles lui glisseraient gentiment les noms de tous ces gens importants à qui elles ne manqueraient pas de parler de ses livres. Elle espérait également, mais cette fois-ci ça n'allait pas manquer, que quelques mâles, par les paroles alléchés, s'approcheraient.

Patou avait demandé au patron si la personnalité qu'elles accueilleraient ce soir-là pouvait lire quelques poèmes. Il avait bien sûr accepté. De toute façon elle n'en

doutait pas, ce cabaretier inculte en profiterait pour se forger une réputation de café littéraire. D'ici que son copain de comptoir, pisse copie de Ouest Bretagne soit là, elles pourraient avoir leur photo dans la rubrique culture ! Ce qu'elle ne savait pas, qu'elle était loin d'imaginer, car il y avait belle lurette que sur ce plan son imagination ne débordait plus, c'étaient les raisons qui avaient amené Margot à accepter de les rencontrer.

Elles étaient toutes attablées en terrasse et certaines, toujours arrivées très en avance, avaient déjà siroté un ou deux cocktails bien alcoolisés pour se mettre dans l'ambiance de la soirée. Brigitte restait sobre et savait le faire remarquer en commandant sa bouteille d'eau pétillante haut et fort, n'hésitant pas à faire le listing des bienfaits pour le teint, pour le corps, pour la voix. Et toutes savaient que de la voix, elle en avait !

Patou avait parlé avec Margot au téléphone seulement, elles ne s'étaient jamais rencontrées. Mais elle saurait la reconnaître puisqu'elle l'avait vue dans les journaux à quelques reprises et sur le net. Patou était moderne ! Elle s'était installée en bout de table pour surveiller l'arrivée de l'écrivaine et diriger ensuite le débat. Elle pourrait se vanter de lui serrer la main en premier ou même de l'embrasser, elle oserait sans doute. Comme si elle la connaissait depuis toujours.

Margot est arrivée discrètement sur la terrasse, un petit cartable à la main, le sourire aux lèvres. Elle n'avait pas mis la tenue des grands soirs, n'avait pas pris deux heures de son précieux temps pour se préparer, elle était venue en baskets et en jean, avec pour seules fantaisies son écharpe et sa bague. Dès que Patou l'a vue, elle s'est levée et a dû prendre le temps de tirer sur sa jupe trop mini, à la limite de

l'indécence. Elle s'est avancée en se tortillant sur ses talons aiguille et tous les consommateurs de La Lanterne ont pu entendre ses épanchements et ses smacks appuyés sur les joues étonnées de Margot. Elle avait l'habitude d'être invitée et de s'adapter à qui elle rencontrait. Mais là, un challenge l'attendait sans doute, du moins c'est ce qu'elle se dit en voyant la tablée insolite.

Patou fièrement a présenté l'auteure du jour, se permettant de passer sa main grasse de pommade dans le dos de celle qui commençait à se demander ce qu'elle faisait là. Elle oscillait entre l'envie de filer dans ses baskets et celle de rester malgré tout pour essayer de partager son écriture, puisque c'était bien la raison qui l'amenait en ce lieu qui par ailleurs semblait accueillant. Margot était loin de s'imaginer que cette rencontre allait changer sa vie. Pour l'instant elle entreprit ce qu'elle était venue faire. Parler de ses livres bien sûr, ce qu'attendaient ces femmes, mais surtout les observer, les « décortiquer », les ranger dans sa mémoire, dans ces tiroirs qu'elle savait si bien créer. Cette armoire aux souvenirs existait depuis sa plus tendre enfance et depuis, un nombre incalculable de compartiments s'étaient ajoutés grâce à sa prodigieuse mémoire. Les uns restaient secrets : ceux-là ne s'ouvraient jamais pour les autres. Elle y cachait, dans de multiples écrins, comme une petite fille qui veille sur ses trésors, ce qu'elle appelait ses bijoux. Certains ressemblaient à ces bagues ou broches sans grande valeur imaginées par ces créateurs qui s'exposent sur les marchés d'artisanat d'art. Ils étaient beaux simplement dans leur élégance et leur harmonie. D'autres au contraire, véritables bijoux inventés par quelque orfèvre génial, réfractaient cette lumière captée quelques secondes ou largement distribuée par ces personnes lumineuses qui l'entouraient

ou qu'elle avait connues. Existaient aussi, enfouis au plus profond du meuble, des compartiments qu'elle avait fermés à double tour et dont la clé reposait dans l'abysse de l'océan de ses larmes.

Elle réfléchissait depuis quelque temps à un roman qu'elle voulait écrire. Pour cela il lui fallait des personnages... Et autour de cette table, la galerie de portraits valait sans doute la peine de s'attarder. Margot salua gaiement avant de s'asseoir à la place que lui avait réservée Patou, face à elle en bout de table, comme pour tous les invités du vendredi. La place attitrée sur un tapis rouge imaginaire. Le serveur s'est approché gentiment amusé, pour prendre la commande de celles qui avaient attendu l'auteure poliment. Il adorait ces soirées mensuelles et savait garder son sang froid en toute occasion.

Patou a dégainé ce qu'elle considérait comme un honneur suprême, en criant, comme toujours, « c'est pour nous ! ». Elle avait convaincu le groupe, un soir d'invité trop porté sur la bouteille, qu'il serait normal de partager les frais de l'artiste, que c'était déjà elle qui le trouvait, elle ne voulait pas en plus mettre trop la main au porte-monnaie... Margot a commandé un jus de grenade. Michiko, cheveux lavés et baguettes accrochées au chignon japonais, a failli crever l'œil de sa voisine dans un mouvement brusque. Un jus de grenade ! Et si Margot maniait les armes... Si son cartable en contenait une ou deux... Si Patou s'était plantée sur l'auteure soit disant à succès de la région...

Le serveur a noté sur son calepin sans sourciller, visiblement il avait le breuvage en stock, ce qui a rassuré un tant soit peu Michiko. Le sourire de Patou s'est figé pendant une minute chrono, découvrant des dents colorées du rouge de ses lèvres. Brigitte a demandé si le jus de grenade était

bien non alcoolisé et a félicité ouvertement Margot pour sa sobriété. Elle a commandé la même chose, pour accompagner et découvrir, « c'est si important de s'ouvrir au monde ! ».

Le moment était venu d'entrer dans le vif du sujet de la soirée : l'écriture, les livres. Patou, comme chaque fois, a proposé de diriger ; chacune savait que ce n'était pas une proposition mais une affirmation. Elle a invité Margot à se présenter dans son « versant littéraire ». Elle était fière de ces deux mots accolés et se sentait pousser des ailes d'interviewer comme à la télé. Michiko lui a coupé la parole, demandant pour combien de temps il y en avait, parce qu'elle voulait absolument raconter ce qui lui était arrivé dans la semaine, et la dernière fois, elle n'avait pas eu le temps. Patou a décrété : une heure, si besoin un quart d'heure supplémentaire. Margot a ainsi vite su qu'elle devait être synthétique pour à la fois parler de ses livres, de sa passion de l'écriture, et laisser un temps d'échanges avec la tablée folklorique. Elle se demandait vraiment s'il y aurait ne serait-ce qu'une question pertinente pour ouvrir le débat.

Elle avait enregistré immédiatement et classé là-haut dans son armoire la « bande à Patou » en se posant la question de savoir s'il s'agissait vraiment d'une bande de copines.

Elles étaient six. Apparemment il en manquait une, une certaine Julie. Patou avait déclaré avec emphase que celle-ci avait créé une start-up dont on parlerait avant qu'il soit longtemps : « Elle a déjà embauché huit personnes mais elle est débordée ! Je me demande si elle pourra continuer à fréquenter notre groupe mais je garderai sûrement des contacts personnels avec elle. Vous comprenez, elle a quand même besoin de conseils pour gérer son entreprise et mon

mari qui a créé la sienne il y a vingt ans, me souffle ce qu'il faut lui dire. »

Elle marqua avec soin chaque syllabe de « débordée » et réussit à placer que son mari avait une place importante. Manifestement elle appartenait à la tribu des « Madame Trucmuche, femme de Monsieur ». Elle compensait son oisiveté par la position sociale de son mari. Margot aurait bien parié qu'il faisait partie du Rotary ou autres clubs services qui ne sont quelquefois qu'une foire aux vanités.

Il y avait aussi autour de cette table Martine, petite boulotte au visage rayonnant, qui manifestement portait avec bonheur sa surcharge pondérale. Elle s'était levée à l'appel de son nom pour lui tendre une main chaude et chaleureuse. Elle vous serrait les doigts avec juste la force qu'il faut et vous regardait droit dans les yeux. Margot avait tout de suite senti dans ce geste et ce regard une franchise et un désir de partager, sans artifice. « En voilà au moins une qui va m'écouter et rien que pour celle-là, je ne regrette pas d'être venue » pensa-t-elle immédiatement.

La suivante, Sonia, c'était tout autre chose : visage sévère, fermé, vieilli avant l'âge, elle ne s'était même pas levée. Habillée stricte, corsage boutonné haut mais laissant quand même entrevoir un collier ras du cou où pendait une croix. Un bonjour du bout des lèvres et une précision : « je ne serre jamais les mains, je ne supporte pas ». Margot qui avait un peu l'habitude de traduire les caractères à travers les gestes et la physionomie se dit que chez cette femme-là on ne devait pas rigoler tous les jours ! Elle devait avoir dans les trente-cinq ans mais en paraissait dix de plus et avait sans doute pondu la ribambelle d'enfants utiles et nécessaires à son statut de catho que Margot imaginait limite intégriste. « Qu'est-ce qu'elle fait dans ce groupe ? » pensa-t-elle immédiatement.

Les présentations ainsi faites, Margot entreprit de parler de son besoin d'écrire, de partager ses textes comme ce soir, même si elle avait bien conscience qu'en si peu de temps ce serait frustrant, du moins pour elle, et ce fut dit avec grand tact. Seule Martine comprit et le fit savoir à en la regardant encore plus intensément.

Michiko commençait à penser à ce qu'elle ne devait pas oublier de raconter ensuite et Margot a bien senti que celle-là trouvait déjà le temps long ! Pour lui faire savoir que le calvaire ne durerait pas, elle a retiré la montre de son poignet pour la poser sur la table devant elle : top chrono, c'était parti. Elle a expliqué avoir écrit dans divers registres, en fonction de l'envie, tous très intéressants, et combien elle avait découvert l'acte d'écrire. Ces mots n'étaient pas dans le vocabulaire de beaucoup de la tablée, l'acte était généralement situé ailleurs, en conclusion du plus si affinité.

Patou a noté de suite « acte d'écrire » dans son calepin pense-bête, elle pourrait le ressortir à l'occasion. Elle se dit qu'elle avait sans doute bien fait d'inviter Margot qui s'exprimait avec beaucoup de facilité. Elle était en pleine explication justement, quand Patou l'a interrompue, ce qui était chez elle un trait de caractère insupportable. « J'ai demandé à Maxime, au patron, il s'appelle Maxime et pour les intimes on dit Max, il est d'accord pour que tu lises, on peut se dire tu ?, tes poèmes. N'est-ce pas, Maxou ? » Un grand sourire a dit oui, bien sûr !

Margot n'a pas contrarié, a sorti les différents livres de son cartable et pris en main un de ses recueils de poésie, choisi pour l'occasion. Il contenait une sélection de ses textes surréalistes et elle savait que le petit auditoire serait sans doute décontenancé, ce qui l'amusait secrètement. Avant de se lever pour lire, elle a proposé que celles qui

souhaitaient jeter un œil à ses autres livres, « le temps est compté, n'hésitez pas !... », le fassent. Puis elle a retiré son écharpe d'un geste distingué et d'une voix forte et assurée a commencé sa lecture, tout en arrêtant son regard sur l'une et l'autre, appuyant certains mots, plantant ses yeux dans ceux de Patou qui s'est mis à rougir en tripotant ses boucles d'oreille, a souri à Martine et fait presque peur à Michiko qui repensait à la grenade.

La terrasse était ouverte sur la salle à cette saison, et d'autres clients attablés ou au bar se sont retournés, attentifs à ce qui se passait à cette table souvent infernale. Quand Margot a terminé sa lecture, certains avaient les larmes aux yeux, d'autres étaient béats, d'autres encore en arrêt sur image. C'est alors que du fond de la salle, un léger applaudissement s'est fait entendre, repris par une bonne partie des clients et à grands coups de bravos par Patou qui se demandait ce qui se passait, n'ayant pas compris un seul mot du texte lu. Mais elle avait le sentiment que c'était grâce à elle qu'un tel évènement se produisait et prit vite les applaudissements dans ses plumes qui se gonflaient. Elle s'est même levée et a failli saluer. Seule Sonia était restée muette de la bouche et des mains.

Margot s'est tournée vers la table d'où était venu le premier clap. Un homme très élégant était assis, seul devant un café, une écharpe bleue posée sur le col de sa veste, un chapeau à portée de main. Ils se sont regardés un instant, puis Margot a repris le fil de la soirée. Mais le spectacle de la tablée était vraiment désespérant, si ce n'est Martine, toujours lumineuse, qui dénotait.

C'était sans compter sur Patou qui avait absolument besoin, dans une soif de paraître, de monopoliser l'attention du public. Puisqu'il y en avait un il fallait qu'elle en profite.

D'accord elle invitait une auteure qui savait faire des choses dont elle était incapable (quoi que, si elle s'y mettait, elle arriverait sans doute à faire la même chose), mais il ne fallait quand même pas que cette petite écrivaine se prenne pour le nombril du public. Margot n'était pas la seule à avoir remarqué l'homme à l'écharpe bleue. L'œil d'aigle de Patou toujours à l'affût du mâle qui passe, n'avait eu besoin que d'un instant pour flairer l'éventuelle aubaine. La fidélité ne faisait pas partie de son vocabulaire et elle produisait depuis son adolescence plus de phéromones qu'une colonie de fourmis. Son mari, elle l'avait épousé dès ses dix-neuf printemps pour son statut social et les moyens qui allaient avec. Il passait pratiquement tout son temps à gonfler son chiffre d'affaires et ses dividendes, ce qui l'arrangeait bien car il lui foutait la paix et elle dépensait sans compter. Il fréquentait aussi beaucoup le Rotary où elle n'était que « la femme de ». Elle avait de plus en plus horreur de distribuer des tartes lors de leurs actions caritatives surtout que certains ignares la prenaient de temps en temps pour une serveuse. Il pratiquait également le golf. Elle s'y était essayée mais n'avait réussi qu'à creuser sous son œil navré des sillons dans le Green. Pour lui la maison ne représentait que le gîte et le couvert. La période ébats passionnés et révision du Kamasutra n'avait duré qu'un bref instant. Il était au plumard d'un ennui incommensurable et au bout de quelques mois d'efforts louables elle estimait avoir payé son dû à la communauté. Le culot débordant largement de la valise de ses suffisances, à peine assise elle se releva pour interpellé l'intéressé. Ce n'était pas pour elle de l'audace, mais une façon naturelle de reprendre la main. La main, d'ailleurs, elle la lui mettrait bien quelque part ! Ça aussi elle le faisait pratiquement sans y penser. À trente-cinq ans la liste de ses amants était sans doute aussi longue que